

Philosopher comme un triangle

Ou comment géométriser quelques problèmes spinozistes

Sévérac Pascal

Philosophy as a triangle. Or how to geometrize some Spinozist issues.

Abstract: We set out to revisit some of the problems of Spinozism with the help of a ruler and a compass, and with the aid of a triangle (and a bit of a circle too). In this way, we try to analyse the relationships between essence and property, between general singularity and particular singularity, and between mode and attribute.

Keywords: Essence; Property; Singular; Distinction; Attribute.

Introduction

Spinoza aimait les mathématiques ; il n'était certes pas un génie des mathématiques, comme le furent en son temps d'autres grands philosophes, au premier rang desquels Descartes, Leibniz ou Pascal. C'était un amateur de mathématiques, comme il l'était de physique et de chimie, et surtout d'optique, lui qui avait acquis une très bonne réputation de tailleur de verre. La mathématique n'était pas pour lui un champ de recherche à part entière : il ne s'est agi pour lui ni de faire, en mathématicien, des découvertes proprement mathématiques, ni non plus de faire, en philosophe, une épistémologie des mathématiques, en interrogeant la nature des objets mathématiques ou en étudiant des questions de logique mathématique. À l'occasion, Spinoza peut se prononcer sur le statut des êtres mathématiques¹, mais là n'est pas l'essentiel pour lui : il n'est ni un mathématicien, ni un épistémologue des mathématiques, mais un usager des mathématiques pour faire de la philosophie. S'il ne paraît pas du tout penser que les mathématiciens ont besoin de considérations philosophiques pour mieux

* IREPH – IHRIM (pseverac@yahoo.fr; ORCID: 0000-0001-8808-4111).

¹ Par exemple, dans la lettre 12, Spinoza se prononce sur la nature ou la genèse du nombre, entendu comme manière d'imaginer des affections de la substance réparties en classes.

faire des mathématiques (et à ce titre il semble bien avoir raison), il pense sans aucun doute que les philosophes doivent considérer les mathématiques pour mieux faire de la philosophie².

Mais ces considérations mathématiques sont chez lui, somme toute, assez simples : elles consistent à suivre cette “norme de la vérité” qu’ont montré les mathématiques, elles qui ne s’occupent pas des fins, “mais seulement des essences et des propriétés des figures”³. Les mathématiques servent donc d’abord, pour Spinoza, de voie à suivre, puisqu’elles mettent en œuvre une manière certaine de connaître les choses : à partir non plus d’une causalité finale, mais efficiente, en démontrant quels effets se déduisent nécessairement de telle ou telle cause.

Cette fidélité à la norme mathématique de la vérité est poussée très loin dans l’*Éthique*, puisque Spinoza y assimile l’argumentation philosophique à la démonstration mathématique : pour reprendre le propos du préambule de la partie II, il s’agit, à partir de la connaissance de l’essence de Dieu, de conduire à la connaissance de l’esprit humain et de sa suprême béatitude, et cela *quasi manu*, comme par la main ; en somme, il s’agit pas à pas de *démontrer* comment devenir heureux, en suivant l’ordre géométrique.

L’“ordre du philosophe”, comme dit Spinoza⁴, qu’il faut épouser pour bien comprendre les choses, et qui consiste à partir de Dieu pour comprendre l’homme, c’est-à-dire à comprendre l’homme comme une partie de la Nature, est en même temps un ordre géométrique, dont le pivot est la *démonstration* : l’*ordo philosophandi* est un *ordo geometricus* fondé en démonstration.

L’*Éthique* est en effet “démontrée selon l’ordre géométrique [*ordine geometrico demonstrata*]”, et non seulement Dieu et l’esprit humain font l’objet de démonstrations (ce qui n’est pas si surprenant que cela, Descartes s’y étant déjà essayé⁵), mais aussi ce qui est souvent considéré comme irrationnel, les comportements humains, même les pires, les passions humaines, même les plus folles, autrement dit tout ce qui est proclamé “vain, absurde et horrible [*vana, absurda, & horrenda esse clamitant*]”⁶. Spinoza

² Pour approfondir la question des rapports de Spinoza avec les mathématiques, on pourra consulter, en français, Audié (2005) et Barbaras (2007).

³ *É* I, appendice, p. 83. Nous citons l’*Éthique* dans la traduction de B. Pautrat : Spinoza (1999a).

⁴ *É* II 10, scolie du corollaire.

⁵ Voir les “Raisons qui prouvent l’existence de Dieu et la distinction qui est entre l’esprit et le corps humain disposées d’une façon géométrique”, dans les *Secondes Réponses* aux objections formulées contre les *Méditations métaphysiques* (Descartes, 1979, p. 285 et sq).

⁶ *É* III, préface.

entreprend ainsi de traiter les affects (partie III), leur force sur nous (partie IV) et la puissance de notre entendement sur eux (partie V), comme il a traité de Dieu et de l'esprit (parties I et II), c'est-à-dire à la manière des géomètres (*more geometrico*), en les démontrant de façon rigoureuse (*certaine ratione demonstrare*), autrement dit en considérant la vie affective, ainsi que les actions qui en découlent, "comme s'il était question de lignes, de surfaces et de corps"⁷.

Alors soyons fidèle à l'esprit de démonstration géométrique que revendique Spinoza ; et revisitons certains des problèmes, plus ou moins épineux, de l'*Éthique* à l'aide d'une règle et d'un compas.

Pour commencer, traçons un triangle.

Le triangle peut en effet nous aider à saisir certaines des notions importantes de la philosophie spinoziste : il peut nous faire voir le rapport entre une essence et une propriété ; ce qu'est une distinction de raison ainsi qu'une distinction modale ; ce qu'est une chose générale ou une chose particulière ; quelle relation entretient un mode avec un attribut ; et même quels peuvent être ces attributs divins dont nous connaissons l'existence sans en connaître l'essence ; enfin, nous le verrons, le triangle peut nous aider à comprendre ce qu'est un affect.

1. L'essence et la propriété

Cheminons dans l'*Éthique* au moyen d'un triangle ; et commençons par définir cette figure géométrique : il s'agit d'un polygone à trois côtés, c'est-à-dire composé de trois points remarquables, dits sommets (A, B et C), reliés par trois segments de droite ([AB], [BC] et [CA]). De cette essence, une propriété peut être tirée, à savoir que "la somme des trois angles est égale à deux droits", selon la formule récurrente de Spinoza, c'est-à-dire que la somme de la mesure des trois angles est égale à deux fois 90°, soit 180°.

Or, seule une démonstration peut nous faire *voir* cette propriété : la démonstration est ce qui montre la nécessité d'une chose en dépliant cette nécessité "sous nos yeux", en déployant sa logique pas à pas pour que nous comprenions qu'il ne peut en aller autrement. Comme le dira la partie V de l'*Éthique*, mais nous y reviendrons, les "démonstrations sont les yeux de l'esprit", elles nous font littéralement voir intellectuellement les choses, elles sont l'organe même de la compréhension.

⁷ *Ibid.*

Spinoza toutefois n'identifie pas cette égalité de la somme des trois angles à 180° à une *propriété* du triangle, mais à son *essence* elle-même.

Pour démontrer en effet, à la fin de la partie II de l'*Éthique*, que la volonté, faculté d'affirmer et de nier les choses, est identique à l'entendement, faculté de concevoir des idées, ou plus précisément pour démontrer que "dans l'esprit il n'y a aucune volition, c'est-à-dire aucune affirmation et négation, à part celle qu'enveloppe l'idée en tant qu'elle est idée", Spinoza propose la démonstration suivante :

Dans l'esprit (*par la proposition précédente*), il n'y a aucune faculté absolue de vouloir ou de ne pas vouloir, mais seulement des volitions singulières, à savoir telle et telle affirmation, et telle et telle négation. Concevons donc quelque volition singulière, soit un mode de penser par lequel l'esprit affirme que les trois angles d'un triangle sont égaux à deux droits. Cette affirmation enveloppe le concept ou l'idée du triangle, c'est-à-dire ne peut être conçue sans l'idée du triangle. Car c'est tout un de dire que A doit envelopper le concept de B ou que A ne peut être conçu sans B. Ensuite, cette affirmation (par l'axiome 3 de cette partie) ne peut être non plus sans l'idée du triangle. Donc, cette affirmation ne peut sans l'idée du triangle ni être ni être conçue. En outre, cette idée du triangle doit envelopper cette même affirmation, à savoir que ses trois angles sont égaux à deux droits. Et donc, inversement, cette idée du triangle ne peut ni être ni être conçue sans cette affirmation, et ainsi (par la définition 2 de cette partie) cette affirmation appartient à l'essence de l'idée du triangle et n'est rien d'autre que celle-ci. Et ce que nous avons dit de cette volition (puisque nous l'avons choisie à notre gré), on devra le dire aussi d'une volition quelconque, à savoir qu'elle n'est rien en dehors de l'idée. C.Q.F.D.⁸

Cette démonstration se déploie en deux temps : d'abord, il s'agit de montrer que l'affirmation selon laquelle la somme des trois angles est égale à deux droits ne peut être conçue (ni même tout simplement être) sans l'idée du triangle ; ensuite, de montrer l'inverse, à savoir que le triangle ne peut lui-même ni être ni être conçu sans cette affirmation (qui est une volition, c'est-à-dire un acte particulier de vouloir, ici un acte particulier d'affirmer une chose). Dans la mesure où le triangle enveloppe ou pose l'affirmation de l'égalité de la somme des trois angles à 180° (il faut le triangle pour poser cette égalité) et où l'affirmation en question enveloppe ou pose l'idée du triangle (il faut cette égalité pour poser le triangle), on peut en conclure que l'égalité en question n'est pas seulement une propriété du triangle, mais en constitue bel et bien l'essence même : sans l'égalité de ses trois angles à 180° , le triangle ne peut ni être, ni se concevoir, et inversement sans le triangle, cette égalité ne peut à son tour ni être ni se concevoir.

⁸ É II 49, démonstration.

Nous retrouvons là la définition de l'essence d'une chose (définition 2 de la partie II) :

Je dis appartenir à l'essence d'une chose ce dont la donation pose nécessairement la chose, et ce dont la suppression écarte nécessairement la chose ; ou encore, ce sans quoi la chose, et inversement ce qui sans la chose, ne peut ni être ni se concevoir⁹.

L'égalité appartient à l'essence du triangle car si elle est donnée, le triangle est donné, et si elle est supprimée, le triangle l'est également ; et inversement, sans le triangle, cette égalité ne peut ni être ni être conçue.

Considérons désormais le fait que le triangle soit un polygone – le polygone se définissant comme une figure géométrique formée d'une ligne brisée fermée, c'est-à-dire d'une suite (dite cyclique) de segments consécutifs, ces segments étant appelés bords ou côtés (et les extrémités des côtés étant appelés sommets ou coins du polygone). Sans la propriété d'être un polygone, le triangle ne peut ni être ni être conçu ; à l'inverse, un polygone peut très bien être et être conçu sans être un triangle (un polygone peut être un rectangle, un carré, un losange, un pentagone, un chiliogone, un polygone à mille côtés, pour reprendre l'exemple de Descartes, etc...). Donc "être un polygone" est une affirmation qui constitue une propriété du triangle, mais non pas son essence : c'est une propriété que le triangle a en commun avec une multiplicité d'autres figures géométriques¹⁰.

Qu'en conclure ?

Que l'affirmation "le triangle est une figure fermée composée de trois sommets reliés par trois segments de droite" renvoie à la même réalité que l'affirmation "la somme des trois angles de cette figure est égale à 180°" ; dire l'un ou dire l'autre revient au même, même si une démonstration est nécessaire pour bien voir cette identité, autrement dit pour bien saisir que pour toute figure fermée composée de trois sommets reliés par trois segments de droite, la somme de ses trois angles est égale à 180°. Pour le dire autrement, on peut affirmer qu'il existe une *distinction de raison* entre l'idée du triangle et l'affirmation selon laquelle la somme de ses trois angles est

⁹ É II, définition 2.

¹⁰ Nous avons pris là un exemple mathématique, mais un exemple biologique pourrait tout aussi bien faire l'affaire. Considérons par exemple le fait que l'homme soit un mammifère. Sans la propriété d'être un mammifère, l'homme ne peut ni être ni être conçu ; mais à l'inverse, un mammifère peut très bien être et être conçu sans être un homme. Donc l'affirmation "être un mammifère" ne constitue pas l'essence même de l'homme, il s'agit seulement d'une propriété, une propriété non seulement commune à tous les hommes, mais aussi aux hommes et à d'autres animaux.

égale à deux droits – entre A et B passe une distinction de raison lorsque B enveloppe A et que A enveloppe B¹¹.

Résumons :

La définition du triangle comme “figure fermée composée de trois sommets reliés par trois segments de droite” expose l’essence du triangle : cette définition rend compte de la manière dont ordinairement nous construisons un triangle lorsque, par exemple, nous le dessinons au tableau ; cette définition épouse la genèse même du triangle.

L’affirmation selon laquelle la somme des trois angles de cette figure est égale à deux droits pouvait à première vue être considérée comme une propriété qui se déduit de la définition même du triangle, c’est-à-dire de l’idée de son essence. En vérité, cette affirmation ne se déduit pas davantage de la définition du triangle que cette définition ne se déduit de cette affirmation : elles renvoient à la même réalité, et l’une comme l’autre suffit à rendre compte de l’essence même du triangle – même si la définition se perçoit plus immédiatement, c’est-à-dire s’imagine plus vivement, que l’affirmation de l’égalité de la somme des trois angles à 180°.

L’affirmation selon laquelle le triangle est un polygone, quant à elle, ne suffit pas à rendre compte de l’essence du triangle : l’essence du triangle enveloppe ou implique le fait même d’être un polygone, mais le fait d’être un polygone n’épuise pas l’essence du triangle. Cette affirmation est donc, à l’égard de la définition du triangle, une notion commune : autrement dit, le fait d’être un polygone, ou, si l’on permet ce néologisme, la polygonalité est, à l’égard de l’essence du triangle, une propriété commune.

Nous avons ici raisonné dans le cadre de l’*Éthique*, mais nous ne pouvons clore cette analyse du rapport entre l’essence et la propriété sans rappeler ce qui en est dit à la fin du *Traité de la Réforme de l’Entendement* (TRE) : ce qui nous contraint à philosopher non plus comme un triangle, mais comme un cercle.

En effet, s’interrogeant sur ce qu’est une bonne définition, Spinoza dans le § 95 du TRE explique qu’”une définition, pour être dite parfaite, devra expliquer l’essence intime de la chose [*intimam essentiam rei*]”, c’est-à-dire

¹¹ Sur la théorie des distinctions (réelle, modale et de raison), voir dans les *Pensées Métaphysiques* (appendice des *Principes de la philosophie de Descartes*), le chapitre V de la partie II. Deleuze fait de cette théorie des distinctions l’une des sources de l’anti-cartésianisme de Spinoza (voir Deleuze, 1968, p. 31). Nous nous permettons également de renvoyer à notre ouvrage Sévérac (2011), p. 38-40.

ne devra pas substituer à l'essence une propriété ("*aliquam proprietatem*") : car c'est l'essence qui fait comprendre les propriétés, et non l'inverse. Il ne faut pas inverser l'ordre de l'entendement, son enchaînement (*concatenatio*). Si nous lisons ces propos avec les lunettes de l'*Éthique*, nous n'y voyons aucun problème : on ne saurait définir le triangle simplement comme un polygone, car "une telle définition explique très peu l'essence [*talem definitionem minime explicare essentiam*]" du triangle pour reprendre les termes du § 95. Sauf que ce propos, dans le TRE, s'applique au cercle, dont il est dit que "si on le définit comme étant une certaine figure dont les lignes menées du centre jusqu'à la circonférence sont égales", on expose alors très peu son essence, "mais seulement certaine propriété lui appartenant". Pour une "chose créée"¹² comme le cercle, "la définition devra, comme nous l'avons dit, embrasser la cause prochaine. Par ex., selon cette loi il aurait fallu définir le cercle ainsi : c'est une figure qui est décrite par une ligne quelconque dont une extrémité est fixe et l'autre mobile ; définition qui embrasse clairement la cause prochaine". Cette définition est génétique en ce qu'elle expose la genèse même de la chose définie : comme l'écolier muni d'un compas le fait matériellement, nous engendrons à travers une telle définition, sur le plan conceptuel, la chose que nous souhaitons définir, et nous montrons ainsi pourquoi cette chose, le cercle, a la propriété de l'équidistance des points de sa circonférence par rapport à son centre.

Ceci dit, rapportons désormais cet exemple à ce qui est dit dans l'*Éthique* de l'essence : ne peut-on pas alors affirmer qu'appartient à l'essence du cercle l'équidistance de tout point de sa circonférence par rapport à son centre, autrement dit l'égalité entre eux de tous ses rayons ? De la même manière que l'égalité de la somme des trois angles du triangle à 180° constitue l'essence du triangle, l'égalité des rayons du cercle ne constitue-t-elle pas l'essence du cercle ? Si cette égalité est donnée, le cercle est donné, et si cette égalité est supprimée, le cercle est ôté ; et vice versa, si le cercle est posé, cette égalité l'est également, et si le cercle est ôté, cette égalité est supprimée. L'égalité des rayons entre eux relève bien de ce que la définition 2 d'*Éthique* II appelle "appartenir à l'essence d'une chose [*ad essentiam alicujus rei pertinere*]", ici du cercle¹³.

¹² TRE, § 96. Nous utilisons la traduction de B. Pautrat dans Spinoza (1999b).

¹³ C'est bien ce que semble présupposer une affirmation telle que : "quand quelqu'un dit en effet que les lignes menées du centre du cercle à la circonférence sont inégales, certes il entend, au moins alors, par cercle autre chose que ne font les Mathématiciens" (*Éthique*, partie II, proposition 47, scolie). Comme le font les mathématiciens, on peut définir le cercle, c'est-à-dire son essence, comme la figure dont les rayons sont égaux entre eux.

Peut-on objecter cependant que par cette expression (“appartenir à l’essence d’une chose”), Spinoza en fait, et contrairement à ce que nous avons affirmé, désigne non pas l’essence même de la chose (son “essence intime” comme disait le TRE), mais une simple propriété ? Tel n’est pas l’usage de l’expression dans l’*Éthique*, qui assimile le fait d’“appartenir à l’essence d’une chose” et le fait de définir la nature même de cette chose¹⁴. La différence entre le TRE et l’*Éthique* quant au rapport entre essence et propriété est plutôt une distinction d’approche : dans le TRE, il s’agit avant tout de montrer quelle est la voie droite pour penser, à savoir progresser de la cause à l’effet, en définissant bien les choses, c’est-à-dire en produisant une définition de la chose qui en montre le processus de production, la causalité intrinsèque ; dans l’*Éthique*, qui de fait suit cette voie droite, qui est la démonstration selon l’ordre géométrique, il s’agit avant tout de bien comprendre les rapports entre ce qui constitue une essence de chose singulière et ce qui constitue une propriété commune à plusieurs choses singulières, qui sont des rapports de convenance, mais aussi de différence. Car du TRE à l’*Éthique*, comme l’avait bien vu Deleuze¹⁵, c’est la théorie des notions communes qui a fait son apparition : avec les idées des propriétés communes, on accède à un genre de connaissance qui est adéquat mais intermédiaire, c’est-à-dire qui, tout en permettant de sortir de la simple connaissance des effets (l’imagination) par la connaissance des causes (les règles de production de ces effets), ne permet pas encore de connaître les essences mêmes des choses singulières.

Nous préférons donc, pour penser le rapport entre l’essence et la propriété, philosopher comme un triangle plutôt que comme un cercle, et reconnaître, comme nous y invite l’*Éthique*, que la propriété d’une chose, en tant qu’elle est commune à d’autres, dessine la voie qui nous permet de la comprendre adéquatement, et qu’en même temps aucune propriété commune ne constitue l’essence d’aucune chose singulière, et qu’il nous faudra franchir un pas supplémentaire pour, à partir de la connaissance des propriétés communes, saisir l’essence même d’une chose singulière.

¹⁴ Voir par exemple la démonstration de la proposition 19 de la partie I de l’*Éthique* : “Dieu en effet (par la déf. 6) est une substance, qui existe nécessairement (par la prop. 11), c’est-à-dire (par la prop. 7) à la nature de laquelle il appartient d’exister ou (ce qui revient au même) de la définition de laquelle suit qu’elle existe, et ainsi (par la déf. 8) il est éternel [*Deus enim (per Defn. 6) est substantia, quae (per Prop. 11) necessario existit, hoc est (per Prop. 7), ad cuius naturam pertinet existere, sive (quod idem est) ex cuius definitione sequitur ipsum existere, adeoque (per Defn. 8) est aeternus*]”.

¹⁵ Voir le chapitre V, “L’évolution de Spinoza (sur l’inachèvement du *Traité de la réforme*)” de Deleuze (1981).

2. L'existence des singularités générales et des singularités particulières

Pour bien saisir ce qu'il faut entendre par "chose singulière", commençons par distinguer entre l'essence du triangle *en général*, et l'essence de tel ou tel triangle *en particulier* – tout comme il est possible de distinguer entre l'homme en général et tel ou tel homme en particulier.

Il est en effet très important de remarquer que la chose en général, tout comme la chose en particulier, sont susceptibles de relever de la *singularité* : en effet, le triangle en général est une chose singulière, eu égard aux autres polygones (le triangle est singulier par rapport au rectangle). Dans la démonstration que nous avons citée, celle de la proposition 49 d'*Éthique* II, Spinoza demande que nous concevions "quelque volition singulière, soit un mode de penser par lequel l'esprit affirme que les trois angles d'un triangle sont égaux à deux droits".

Une telle volition est "singulière", quoiqu'elle constitue l'essence du triangle en général.

Certes, on dira plus volontiers de tel ou tel triangle particulier, plus grand ou plus petit que tel autre, ayant la propriété d'être isocèle plutôt qu'équilatéral ou rectangle, qu'il est un triangle singulier, d'une singulière particularité ; mais en aucun cas, il ne faut exclure de la catégorie des choses singulières les choses en général : le triangle en général, comme l'homme en général, paraît bel et bien être une *chose singulière*¹⁶.

On pourrait néanmoins formuler une objection à l'encontre de cette idée que le triangle en général peut être considéré comme une chose singulière. En effet, dans la démonstration précitée, celle de la proposition 49 d'*Éthique* II, Spinoza parle d'une "volition singulière, soit un mode

¹⁶ Cette remarque est importante dès lors qu'on s'interroge sur l'énigmatique troisième genre de connaissance : la science intuitive a en effet l'ambition de connaître adéquatement l'essence des choses singulières – elle se définit comme la connaissance qui "procède de l'idée adéquate de l'essence formelle de certains attributs de Dieu vers la connaissance adéquate de l'essence des choses" (II, 40, scolie 2), ces choses étant caractérisées comme "singulières" par le scolie de V, 36 : "*rerum singularium cognitio, quam intuitivam, sive tertii generis appelavi*". Ce scolie, qui vante la force de cette science intuitive par rapport à celle du deuxième genre de connaissance, porte sur la connaissance de "notre esprit", entendu comme l'esprit humain en général. La question doit donc être posée de savoir si on peut connaître intuitivement l'essence de "singularités particulières", comme nous les avons nommées (l'essence de tel ou tel triangle, de tel ou tel esprit, de tel ou tel corps), ou bien si l'objet de la science intuitive ne se limite pas à l'essence de "singularités générales" (le triangle en général, l'esprit en général, le corps en général).

de penser par lequel l'esprit affirme que les trois angles d'un triangle sont égaux à deux droits". Ce qui est ici singulier, c'est l'idée, et partant l'affirmation qu'elle enveloppe : l'esprit a une idée singulière du triangle en général, mais a-t-il une idée singulière *de quelque chose de singulier*, c'est-à-dire ayant une existence déterminée ? Peut-on dire du triangle en général qu'il a une existence singulière dans l'étendue ?

L'objection ici a une double dimension.

D'une part, si le triangle en général n'est qu'une idée générale de triangle, alors on peut se demander si une telle idée peut être adéquate, et donc si elle peut fournir une vraie définition de l'essence du triangle. Autrement dit, l'idée du triangle en général est-elle l'idée vraie de quelque chose de réel, ou seulement un être d'imagination – voire un être de raison, pas même imaginable ?

D'autre part, si le triangle en général n'est qu'une idée, et n'a pas d'existence en dehors de cette idée, c'est-à-dire dans l'étendue, alors peut-on le qualifier de "chose singulière", puisqu'une telle chose se définit – selon la proposition 28 d'*Éthique* I, où le singulier fait sa première apparition, et selon la définition 7 d'*Éthique* II, où la chose singulière est explicitement définie – comme une chose "finie" et ayant une "existence déterminée". Si le triangle peut bel et bien être considéré comme une chose *finie* (il enveloppe bien une négation en ce qu'il n'est par exemple ni un carré ni un cercle), peut-il être considéré en revanche comme ayant une *existence déterminée* ?

Répondons d'abord à la première dimension de l'objection, sans doute celle qui peut être le plus facilement levée.

Dire que le triangle "en général" n'est qu'une idée générale de triangle signifie, dans le langage spinoziste, qu'il n'est qu'une "notion universelle". La question devient alors : une notion universelle (ici de triangle) peut-elle être adéquate, et délivrer une connaissance de l'essence du triangle en général ?

On répondra qu'une notion universelle, certes, est souvent une idée de l'imagination, ayant pour corrélat une image née des limites de la sensibilité corporelle, c'est-à-dire de l'impuissance du corps à être affecté par les petites différences entre choses singulières : une telle image est une "image commune" de ce en quoi toutes ces choses singulières conviennent, et qui a le plus impressionné le corps¹⁷. Or, l'idée d'une telle image ne peut être adéquate, puisqu'une pensée adéquate est celle qui, à partir de la contem-

¹⁷ Voir *Éthique*, partie II, proposition 40, scolie 1.

plation d'une multiplicité simultanée, c'est-à-dire d'une pluralité de choses en même temps, parvient à en saisir les convenances, différences et oppositions¹⁸. La notion universelle de l'imagination ne comprend donc pas entièrement ce qu'elle contemple, et l'esprit n'en est donc pas la cause adéquate, ou totale ; mais si une telle notion ne comprend pas totalement la logique des choses qu'elle pense, elle ne comprend pas rien non plus : elle imagine distinctement la convenance, elle se fixe sur une caractéristique commune¹⁹, et on peut dire alors qu'elle comprend cette communauté qu'elle contemple : le premier scolie de la proposition 40 d'*Éthique* II use même du terme *intelligere* pour dire l'acte cognitif de la notion universelle de l'imagination²⁰. En somme, une telle notion comprend la convenance sans saisir les différences et les oppositions, elle ne comprend les choses qu'en partie, à moitié si l'on veut, de façon partielle donc, mais aussi partielle, puisque nous ne sommes pas tous impressionnés par les mêmes caractéristiques des choses que nous avons l'habitude de contempler.

Il reste cependant que cette genèse de la notion universelle, déployée dans ce premier scolie de la proposition 40 d'*Éthique* II, n'est pas la seule : nous pouvons former des notions universelles, affirme le second scolie, à partir d'idées adéquates des propriétés des choses²¹. Autrement dit, notre notion universelle de triangle, notre idée du triangle en général, ne provient pas nécessairement de ce que nous avons contemplé une multiplicité de triangles dont nous n'avons pu retenir les petites différences, elle n'a pas nécessairement une genèse imaginative, liée à l'impuissance du corps, elle peut avoir une genèse autre, qui en fait une idée rationnelle : nous pouvons former la notion universelle du triangle en comprenant la propriété commune de tous les triangles, via une démonstration ; et cette propriété commune n'est autre que ce qui constitue l'essence du triangle en général²².

Reste la seconde dimension de l'objection, la plus épineuse : elle pose le problème de l'existence du "triangle en général" dans l'étendue. En quel

¹⁸ Voir *Éthique*, partie II, proposition 29, scolie.

¹⁹ Elle la contemple avec "admiration" dit le premier scolie de l'*Éthique*, partie II, proposition 40.

²⁰ "Par exemple, ceux qui ont contemplé le plus souvent avec admiration la stature des hommes, entendront [*intelligent*] sous le nom d'*homme* un animal de stature droite", *Éthique*, partie II, 40, scolie 1.

²¹ "[...] nous percevons beaucoup de choses, et formons des notions universelles [...] ; (III) enfin, de ce que nous avons des notions communes, et des idées adéquates des propriétés des choses", *Éthique*, partie II, 40, scolie 2.

²² Le scolie de la proposition 36 d'*Éthique* V qualifie d'"universelle" la connaissance du deuxième genre.

sens le “triangle en général”, tel que le pense la notion universelle de la raison, existe-t-il, si tant est qu’il existe ? Ce n’est que si le triangle en général, en plus d’être fini, a une existence déterminée, qu’on pourra l’appeler “chose singulière”, au même titre que tel ou tel triangle particulier.

Nous avons pour le moment une notion universelle et rationnelle du triangle, obtenue par la force d’une démonstration qui nous a permis de passer – c’est là une hypothèse de lecture que nous proposons – de la définition *nominale* du triangle (comme figure fermée composée de trois sommets reliés par trois segments de droite) à une définition *vraie*, expliquant la nature de cette figure (comme figure dont la somme des trois angles est égale à deux droits). Comme le précise le scolie de la proposition 8 d’*Éthique* I, une vraie définition n’enveloppe et n’exprime rien d’autre que la nature de la chose définie, et par conséquent n’enveloppe et n’exprime jamais un nombre précis d’individus. La définition vraie du triangle comme figure dont la somme des trois angles est égale à 180° ne délivre effectivement aucune information sur le nombre de triangles susceptibles d’exister, ni même sur l’existence ou la non-existence de tel ou tel triangle individuel ; mais elle affirme que tout triangle existant devra nécessairement répondre à la définition du triangle en général.

Remarquons ici que, plutôt que de parler comme nous l’avons fait jusqu’ici de “triangle singulier particulier”, pour le distinguer du “triangle général” dont on demande si on peut le considérer comme singulier, nous parlerons désormais plus volontiers de “triangle singulier individuel”, l’expression étant sans doute plus conforme au vocabulaire en usage dans le texte de l’*Éthique*. L’adjectif *particularis*, moins fréquent que *singularis*, a le plus souvent le même sens que lui, comme on le voit par exemple en confrontant la proposition 31 de la partie II avec son corollaire : la proposition traite des “choses singulières” (pour dire que “de la durée des choses singulières qui sont hors de nous, nous ne pouvons avoir qu’une connaissance tout à fait inadéquate”) et le corollaire complète la proposition en parlant de “choses particulières” (“De là suit que toutes les choses particulières sont contingentes et corruptibles”). Notons toutefois le sens... particulier de la première apparition de *particularis* dans l’*Éthique* : les “*res particulares*” désignent, dans le corollaire de la proposition 25 d’*Éthique* I, toutes les affections des attributs, c’est-à-dire tous les modes, qu’ils soient finis ou *infinis*. S’il n’est donc pas faux d’assimiler toutes les choses singulières à des choses particulières, il serait peut-être prudent de ne pas réduire toute chose particulière (qui peut être ou finie, ou infinie) à une chose singulière (qui est nécessairement finie).

Quoi qu'il en soit, qu'en est-il de l'existence déterminée du triangle en général ?

Pour répondre à cette question, commençons par distinguer entre être et exister, entre *esse* et *existere*.

L'être d'une chose, c'est ce qui appartient à son essence – en l'occurrence, ce qui fait qu'il est un triangle en général, ou bien qu'il est tel triangle et non pas tel autre ; l'existence du triangle, quant à elle, dépend de l'existence des causes extérieures à lui, qui seront ou non déterminées à le faire exister. Nous verrons que nous devons distinguer l'existence du triangle en général et l'existence de tel ou tel triangle, ainsi que l'existence en tant que simplement contenue dans l'attribut divin de l'étendue, et l'existence en tant que durée.

Dans le cas de la substance, on peut également distinguer l'être de l'existence : l'être de la substance, c'est ce qui appartient à son essence, à savoir une infinité d'attributs infinis, qui font de cette substance Dieu. Quant à son existence, elle dépend quant à elle non de causes extérieures, mais d'une cause intérieure, sa propre essence, qui est telle qu'aucune cause ne peut être donnée qui fasse qu'elle n'existe pas. Que la substance puisse *être*, et être conçue, sans les modes, cela va de soi, puisqu'aucun mode n'appartient à l'essence même de la substance ; mais que la substance puisse *exister* sans les modes, cela ne se peut pas, puisque de la nécessité de la nature de la substance divine, qui la fait exister, suit une infinité de modes, c'est-à-dire, comme le précise la proposition 16 d'*Éthique* I, tout ce qui peut tomber sous un entendement infini. Autrement dit, la substance peut très bien être et être conçue sans le triangle, qui n'appartient pas à son essence, mais elle ne peut exister sans faire exister le triangle, qui nécessairement est conçu par un entendement infini : et comme la substance existe nécessairement, le triangle existe lui aussi tout aussi nécessairement, au moins comme étant contenu dans l'attribut de l'étendue. Cette existence du triangle se dit éternité (ou vérité éternelle) : le triangle est éternel en ce que son existence suit nécessairement de la seule définition de cette chose éternelle qu'est la substance divine²³.

Tirons deux conséquences de ce que nous avons vu :

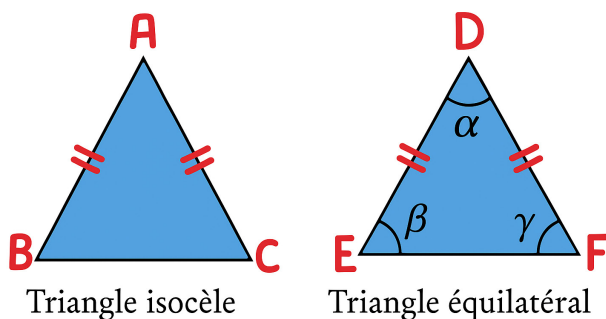
– D'une part, une idée générale de triangle n'est pas nécessairement inadéquate : nous pouvons avoir une connaissance universelle et rationnelle du triangle, qui sera une idée adéquate du triangle en général (telle

²³ On reconnaît là la définition 8 d'*Éthique* I.

est l'idée du triangle comme polygone dont la somme des trois angles est égale à 180°).

– D'autre part, le triangle en général ne se réduit pas à une idée²⁴ : il a une existence réelle dans l'attribut (ici de l'étendue). Cette existence est éternelle et peut être considérée comme celle d'une propriété ou d'une loi commune à tous les triangles particuliers. Certes, dans la durée, ou dans l'existence déterminée de façon spatio-temporelle, on ne rencontre que des triangles particuliers, qui "instancient" si on veut la propriété commune constitutive de l'essence du triangle en général ; mais cette propriété a néanmoins une existence éternelle, qui est d'être une loi propre à l'étendue, et à laquelle obéissent nécessairement tous les triangles particuliers, qu'ils existent ou non dans la durée.

Ainsi, eu égard à l'essence du triangle en général, on peut dire que l'égalité de ses trois angles à deux droits est constitutive de son essence : il y a réciprocity entre l'être même du triangle et cette égalité. Mais eu égard à tel ou tel triangle singulier, eu égard au triangle ABC ou au triangle DEF, qu'en est-il ? Ont-ils la même essence, alors qu'ils sont différents, que l'un est isocèle et l'autre équilatéral ?



Bien entendu, ces triangles sont des individus particuliers qui ont chacun une essence différente. À l'égard de ces triangles singuliers, l'égalité de la somme de leurs trois angles à 180° est seulement une *propriété*, qui ne saurait définir, ou épuiser, l'essence d'aucun d'eux. C'est une propriété *commune*, objet d'une connaissance rationnelle dès lors qu'on en forme

²⁴ Pas plus que l'idée du cercle n'est circulaire, l'idée du triangle n'est triangulaire : autre est le triangle, autre est son idée. Voir TRE, § 33.

une idée adéquate, c'est-à-dire une idée qui l'explique, ou encore, on l'aura compris, qui la démontre²⁵.

Ainsi, comme il y a réversibilité entre l'idée générale de triangle et l'affirmation de l'égalité de la somme de ses trois angles à deux droits, cette égalité constitue l'essence même du triangle *en général*. En revanche, cette égalité ne suffit pas à poser tel ou tel triangle *en particulier*, qui ne pourra être et être conçu qu'à partir d'autres propriétés (la mesure déterminée de ses côtés, sa propriété d'être isocèle ou d'être équilatéral...) – ce qui n'empêchera pas, évidemment, n'importe quel triangle particulier d'envelopper la propriété, commune, de l'égalité de la somme de ses trois angles à deux droits.

Dans le cas du triangle équilatéral DEF, on peut dire que les trois angles (α , β et γ) sont égaux entre eux, d'une valeur nécessairement de 60° , et que cette affirmation constitue une propriété commune de tous les triangles équilatéraux particuliers, alors qu'elle constitue l'essence même de tout triangle équilatéral en général.

Autrement dit, entre l'essence de *tel triangle singulier* et l'égalité de la somme des trois angles à deux droits, ou encore entre l'essence de *tel triangle équilatéral* (par exemple DEF) et l'égalité des trois angles entre eux

²⁵ Dans ses cours sur Spinoza, Deleuze, distinguant l'idée générale de l'idée abstraite (dont il dit qu'elle correspond en fait aux termes transcendants, c'est-à-dire à rien de réel), affirme : "Ça n'empêche pas qu'il y a des idées générales. Il n'y a pas d'idée abstraite du triangle. Mais un triangle, quel qu'il soit, a la somme de ses trois angles égale à deux droits. $ABC + BAC + ACB =$ deux droits [180°]. Ce n'est pas quelque chose, c'est un rapport. Ce rapport convient à tous les triangles, quels qu'ils soient. Spinoza dirait : c'est la notion commune des triangles, le rapport commun à tous les triangles. C'est une idée générale, pas une idée abstraite [...]. $ABC + BAC + ACB =$ deux droits, ce n'est pas l'idée d'un triangle, c'est l'idée d'un rapport effectué par tous les triangles", Deleuze (2024), p. 324. Précisons que, selon nous, l'idée générale du triangle peut non seulement être considérée comme l'idée d'un rapport, mais aussi comme l'idée de "quelque chose", c'est-à-dire d'une nature générale : considérée en lui-même, ou par rapport à d'autres choses générales, le triangle en général est une nature singulière (par différence, par exemple, du cercle ou du carré en général) ; considérée en rapport aux triangles individuels particuliers, le triangle en général est un rapport ou une propriété commune, qu'enveloppent (ou qu'"effectuent" comme dit Deleuze) tous les triangles individuels. De la même manière, l'idée de nature humaine, considérée en elle-même ou par rapport à d'autres idées générales, est l'idée singulière d'une nature en général (qui se distingue de l'idée du cheval ou de la pierre) ; et considérée en rapport avec les idées de tel ou tel individu humain, cette idée de nature humaine, si elle est adéquate, est l'idée de leurs propriétés communes, la notion commune d'humanité.

(chacun valant 60°), il y a une *distinction modale* : entre A et B passe une distinction modale lorsque B enveloppe A mais que A n'enveloppe pas B. Ici, l'essence de tel ou tel triangle enveloppe la propriété commune de l'égalité de la somme des trois angles à deux droits (comme l'essence de tel triangle équilatéral enveloppe la propriété commune de l'égalité des angles entre eux), mais cette égalité n'enveloppe pas l'essence de tel ou tel triangle, elle ne suffit pas à poser l'essence de tel ou tel triangle (la première enveloppe seulement l'essence du triangle en général, et la seconde seulement l'essence du triangle équilatéral en général).

3. Le mode et l'attribut

La logique de cette distinction modale entre l'essence et la propriété peut être poussée jusqu'au bout, et nous permettre de considérer la "propriété commune" universelle de toutes les essences contenues dans un même attribut : à savoir, cet attribut lui-même. En effet, tous les triangles particuliers, mais aussi toutes les figures géométriques, quelles qu'elles soient, et plus largement toutes les modalités étendues, c'est-à-dire spatiales ou corporelles, enveloppent quelque chose qui leur est commun à toutes, à savoir l'attribut de l'étendue qui, comme on le sait, constitue avec l'attribut de la pensée les deux seules dimensions constitutives de l'essence de la substance qui nous soient connues. Entre n'importe quelle modalité de l'étendue et l'attribut de l'étendue, il y a une distinction modale : aucun mode de l'étendue ne peut ni être ni être conçu sans l'étendue, mais l'étendue elle-même peut très bien être et être conçue sans tel ou tel de ses modes.

Bien plus, comme nous l'avons vu, l'étendue elle-même peut très bien être et être conçue sans *aucun* de ses modes. C'est la raison pour laquelle Spinoza a défini l'essence d'une chose, c'est-à-dire ce qui lui appartient ou la constitue, comme ce sans quoi la chose en question ne peut ni être ni être conçue, mais aussi, inversement, comme ce qui sans la chose ne peut ni être ni être conçu. Il explique très bien ce point dans le scolie de la proposition 10 d'*Éthique* II : après avoir affirmé dans la proposition que l'homme n'est pas substantiel, le scolie montre en effet que la définition de l'essence comme étant seulement "ce sans quoi la chose ne peut ni être ni être conçue" ne peut convenir, car une telle définition signifierait soit que les choses singulières ont la même nature que Dieu (puisqu'elles ne peuvent ni être ni être conçues sans lui), soit au contraire, si elles ont une nature différente de lui, qu'elles pourraient être et être conçues sans

lui – soit encore, comme dit Spinoza, que ceux qui soutiennent une telle définition ne savent pas trop ce qu'ils disent, c'est-à-dire ont une pensée flottante ("*sibi non satis constant*").

Or d'où vient cette erreur, cette idée inadéquate sur la définition même d'une essence ? De ce que nous contemplons les choses naturelles avant la nature divine, de ce que nous prétendons connaître ces choses singulières en premier, indépendamment de Dieu : autrement dit, de ce que nous pensons pouvoir les connaître comme des substances, qui n'auraient pas besoin du concept d'autre chose pour être conçues. Les ayant substantialisées, nous définissons leur essence simplement comme ce sans quoi elles ne peuvent ni être ni être conçues – alors que ces choses ne sont que des modes, qui ne peuvent ni être ni être conçus sans la substance.

En somme, il ne faut pas inverser l'ordre du philosophe : le triangle ne peut se comprendre, et ne peut être, qu'à partir de l'étendue, et cette étendue, d'un point de vue géométrique, doit se comprendre comme "espace", ou mieux : comme puissance de spatialisation. Le triangle n'est bien sûr pas tout l'espace, il n'en est qu'une modalité ; son essence lui est bien propre : sans elle, c'est-à-dire sans ce qui la constitue ou lui appartient en propre, il ne peut ni être ni être conçu – sans l'égalité de la somme de ses trois angles à deux droits, le triangle en général ne peut ni être ni être conçu ; et inversement, si cette égalité appartient bien à son essence, c'est qu'elle-même ne peut être ni être conçue sans le triangle – seule une distinction de raison passant, nous l'avons vu, entre le triangle et cette égalité. Mais cette égalité même, constitutive de l'essence du triangle en général, ne peut être et être conçue sans l'*extensio* : ce sont les propriétés ou les lois de cet espace qui expliquent la manière d'être du triangle, sa forme, entendue comme son être ou son essence formelle.

Cet enveloppement de l'attribut par l'essence modale se comprend très bien dans le cas de la définition du triangle comme polygone de trois côtés dont la somme des trois angles est égale à 180° . Comme on le sait, une telle affirmation ne vaut que pour l'espace de la géométrie euclidienne. L'enveloppement de l'attribut par l'essence modale se perçoit donc d'autant mieux aujourd'hui (c'était peut-être moins clair à l'époque de Spinoza) que depuis deux siècles on a découvert, ou inventé, comme on voudra, d'autres géométries, travaillant sur d'autres espaces – l'espace euclidien n'étant plus considéré comme un espace absolu, mais comme un espace particulier parmi d'autres. En remettant en cause le cinquième postulat d'Euclide, selon lequel par un point extérieur à une droite donnée ne passe qu'une seule et unique droite parallèle à celle-ci, il a été possible de construire de nouvelles

géométries, différentes de celle d'Euclide : la géométrie euclidienne est le système formalisé correspondant à l'espace de notre perception visuelle ; l'espace euclidien décrit donc les propriétés de l'espace de notre vie quotidienne, il est la forme géométrique de notre espace vécu ; il est, en termes spinozistes, l'espace de notre corps, en tant que celui-ci est aptitude à être affecté et à affecter, il est l'espace à la fois de notre imagination commune, et de notre entendement en tant qu'il comprend les propriétés qui sont communes à notre corps et aux corps extérieurs par lesquels il est habituellement affecté.

En niant "le postulatum d'Euclide", comme dit H. Poincaré, d'autres géométries ont donc été élaborées : par exemple, comme on sait, celle de Lobatchevski qui, tout en conservant les autres axiomes d'Euclide, suppose que l'on peut, par un point, mener plusieurs parallèles à une droite donnée, et qui en déduit une géométrie "dont l'impeccable logique ne le cède en rien à celle de la géométrie euclidienne", et en "infiniment plats" soient tous dans un même plan et n'en puissent sortir. Admettons de plus que ce monde soit assez éloigné des autres pour être soustrait à leur influence. Pendant que nous sommes en train de faire ces hypothèses, il ne nous en coûte pas plus de douer ces êtres de raisonnement et de les croire capables de faire de la géométrie. Dans ce cas, ils n'attribueront certainement à l'espace que deux dimensions. Mais supposons maintenant que ces animaux imaginaires, tout en restant dénués d'épaisseur, aient la forme d'une figure sphérique, et non d'une figure plane et soient tous sur une même sphère sans pouvoir s'en écarter. Quelle géométrie pourront-ils construire ? Il est clair d'abord qu'ils n'attribueront à l'espace que deux dimensions ; ce qui jouera pour eux le rôle de la ligne droite, ce sera le plus court chemin d'un point à un autre sur la sphère, c'est-à-dire un arc de grand cercle, en un mot leur géométrie sera la géométrie sphérique. Ce qu'ils appelleront l'espace, ce sera cette sphère d'où ils ne peuvent sortir et sur laquelle se passent tous les phénomènes dont ils peuvent avoir connaissance. Leur espace sera donc sans limites puisqu'on peut sur une sphère aller toujours devant soi sans jamais être arrêté, et cependant il sera fini ; on n'en trouvera jamais le bout, mais on pourra en faire le tour²⁶.

Laquelle "la somme des angles d'un triangle est toujours plus petite que deux droits et la différence entre cette somme et deux droits est proportionnelle à la surface du triangle"²⁷. L'essence du triangle entendue comme polygone dont la somme des trois angles est égale à deux droits enveloppe donc la forme (ou l'essence formelle) d'un espace, ce que Spinoza appelle l'attribut de l'étendue.

²⁶ (*ivi*, 52-53).

²⁷ Poincaré (1968, 64).

Un autre exemple de géométrie non-euclidienne est la géométrie de Riemann. H. Poincaré en propose la présentation suivante :

Imaginons un monde uniquement peuplé d'êtres dénués d'épaisseur ; et supposons que ces animaux.

Dit autrement, les modalités d'un certain espace – espace à deux dimensions, sphérique, paradoxalement illimité et fini à la fois – auront la géométrie de leur propre espace : ils feront la géométrie de “ce sans quoi ils ne peuvent ni être ni être conçus”, c'est-à-dire de cette étendue “sur laquelle se passent tous les phénomènes dont ils peuvent avoir connaissance”. Poursuivons le récit de Poincaré :

Eh bien, la géométrie de Riemann, c'est la géométrie sphérique étendue à trois dimensions. Pour la construire, le mathématicien allemand a dû jeter par-dessus bord, non seulement le postulat d'Euclide, mais encore le premier axiome : Par deux points on ne peut faire passer qu'une droite²⁸.

Il est sans doute difficile de se représenter l'espace de la géométrie riemannienne, tout comme celui de la géométrie de Lobatchevski. Le récit pédagogique de Poincaré peut nous aider à saisir approximativement ce qu'il en est de l'espace sphérique de Riemann, mais si nous ne pouvons, par l'imagination, qu'approcher cet espace, c'est sans doute que nous tentons de le faire à partir de l'espace euclidien dans lequel nous nous représentons habituellement les choses : nous imaginons l'espace riemannien, et les actions qu'il rend possibles, à partir d'un espace qui est celui sans lequel notre corps ne peut ni être ni être conçu. Cette difficulté à imaginer un espace non-euclidien ne signifie pas, bien évidemment, que nous ne pouvons pas comprendre intellectuellement la géométrie de cet espace : la chose est sans doute difficile, mais possible – Spinoza remarquant d'ailleurs à plusieurs reprises que nous pouvons comprendre des choses que nous ne pouvons imaginer.

Un attribut, de toute façon, est à la lettre unimaginable : ce qui signifie qu'un espace, qu'il soit euclidien ou non-euclidien, n'est pas imaginable en lui-même. Mais on peut essayer de se représenter certaines régions de cet espace, ou certaines de ses modalités : on peut ainsi se figurer un triangle dans une géométrie plane, et un triangle dans une géométrie courbe. On peut même essayer d'imaginer, à la manière de Poincaré, ces êtres imaginaires à deux dimensions déambulant sur une sphère, et concevant la géométrie de leur espace. Ceci dit, nous paraît bel et bien refusé le fait

²⁸ (*ivi*, 53).

d'imaginer de la même façon que ces êtres eux-mêmes imaginent (s'ils sont bien dotés d'imagination). Nous ne pouvons qu'imaginer la possibilité de ces êtres dont l'imagination est autre ; nous ne pouvons pas être l'idée d'un corps existant dans un espace à deux dimensions, nous ne pouvons que former l'idée d'un tel esprit et d'un tel corps, mais nous ne pouvons la former que dans notre esprit, qui est l'idée de notre corps existant dans un espace à trois dimensions. Nous pouvons vraiment comprendre des choses que nous ne pouvons pas imaginer mais, pas plus que nous ne pouvons sortir de notre corps, nous ne pouvons sortir de notre imagination pour en conquérir une autre.

Quoi qu'il en soit, pour comprendre l'essence d'un triangle, il faut le faire à partir de l'attribut qu'il enveloppe : un triangle tracé sur une sphère – cette sphère représentant un espace à courbure positive – n'a pas la propriété d'avoir la somme de ses trois angles égale à deux droits (cette somme sera supérieure à 180°). L'espace *dans* lequel les trois angles du triangle font 180° est tout autant l'espace *par* lequel cette essence peut être et être conçue : c'est un espace qui est cause, un espace qui est une puissance causale, par laquelle s'explique l'essence même du triangle en général – ou la propriété commune à tout triangle particulier. C'est en ce sens qu'il faut comprendre l'essence agissante de Dieu, à travers l'infinité de ses attributs infinis, son "essence actueuse", *essentia actuosa*, selon la formule du scolie de la proposition 3 d'*Éthique* II : c'est par la nature même de l'attribut divin, en l'occurrence par la nature de l'espace euclidien, que l'essence du triangle entendue comme égalité de la somme de ses angles à deux droits peut à la fois être et être conçue. Le triangle ne peut être dans un attribut qu'avec les propriétés que cet attribut lui confère – l'attribut pouvant lui-même être identifié à l'ensemble des opérations ou des mécanismes automatiques qui en assurent la productivité.

Dès lors, nous pouvons faire l'hypothèse suivante : s'il n'est pas question d'envisager que Spinoza ait anticipé les géométries non-euclidiennes, ni même les espaces à courbure non nulle dont ces géométries sont la formalisation, on peut néanmoins se demander si son ontologie ne rend pas possible, voire nécessaire, les attributs qui, d'un point de vue mathématique, sont les espaces de ces géométries non-euclidiennes. Autrement dit, dans l'ensemble des attributs que nous ne connaissons pas, n'y a-t-il pas les attributs étendus, c'est-à-dire les espaces, propres aux géométries non-euclidiennes ? Allons plus loin : l'infinité des attributs dont nous

connaissions l'existence nécessaire sans en connaître l'essence n'est-elle pas constituée par l'infinité des étendues des géométries non-euclidiennes ?

Laissons ici ces questions en suspens²⁹ ; nous aurons à poursuivre, ailleurs, cette réflexion, et à l'articuler avec ce qui importe à l'éthique spinoziste, la vie affective : pour ce faire, il nous faudra passer à des travaux pratiques sur les affects, qui seront des travaux de géométrisation – de “triangularisation” même.

Bibliographie :

Spinoza (1993), *Traité de la réforme de l'entendement, Court Traité, Les principes de la philosophie de Descartes, Pensées métaphysiques*, trad. Ch. Appuhn, Paris : GF-Flammarion.

Spinoza (1999a), *Éthique*, trad. Pautrat B., Paris : Points Seuil.

Spinoza (1999b), *Traité de l'amendement de l'intellect*, trad. Pautrat B., Paris : Éditions Allia.

Descartes (1979), *Méditations métaphysiques*, édition de Michelle Beyssade et Jean-Marie Beyssade, Paris : GF-Flammarion.

Audié F. (2005), *Spinoza et les mathématiques*, préface de P.-F. Moreau, Paris : Presses de l'Université Paris-Sorbonne.

Barbaras F. (2007), *La science mathématique du salut*, Paris : CNRS Éditions.

Deleuze G. (1968), *Spinoza et le problème de l'expression*, Paris : Éditions de Minuit.

Deleuze G. (1981), *Spinoza. Philosophie pratique*, Paris : Éditions de Minuit.

Deleuze G. (2024), *Spinoza. Cours novembre 1980-mars 1981*, édition préparée par David Lapoujade, Paris : Les Éditions de Minuit.

Poincaré H. (1968), *La science et l'hypothèse*, Paris : Flammarion.

Rabouin D. (2010), *Vivre ici. Spinoza, éthique locale*, Paris : PUF.

Sévérac P. (2011), *Spinoza. Union et désunion*, Paris : Vrin

²⁹ Pour approfondir l'idée d'un spinozisme non-euclidien, voir Rabouin (2010).

